

## ARTICLE

# Les grandes vacances de la Kriegsmarine

Michel Wasserman

à Monsieur Isao Okumura

## TSING - TAO, 1914

La première exécution de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven au Japon eut lieu le 1er Juin 1918. Un demi-siècle après la Restauration de Meiji, alors que le pays s'était engagé dès les premières années du nouveau régime dans un effort déterminé de modernisation de son appareil éducatif et qu'un Conservatoire national, destiné à la formation des enseignants de musique occidentale, avait été créé à Tokyo en 1887, il n'y aurait pas là de quoi particulièrement s'émouvoir si l'on ne précisait que cette exécution eut lieu dans une île méridionale très éloignée des grands centres de la vie culturelle, qu'elle fut le fait de prisonniers de guerre allemands enfermés dans un camp d'internement, et que les parties chantées furent donc confiées à des solistes et à des chœurs entièrement masculins! Que faisaient donc au Japon ces soldats défaits et nonobstant mélomanes, et à la suite de quel cheminement en étaient-ils arrivés à monter pareille oeuvre dans de si étranges conditions d'exécution?

A la veille de la première guerre mondiale, le Japon est en Extrême-Orient une réalité avec laquelle les Occidentaux ont appris sans plaisir qu'il fallait compter. A leurs dépens même parfois, tels ces Russes qui doivent piteusement lui abandonner leurs positions en Mandchourie ainsi qu'une partie de Sakhaline à la suite du désastre naval de Tsushima (1905), qui tranche pour eux de la pire façon du sort de la guerre russo-japonaise. Bons élèves de l'Occident, les Japonais, une fois contraints de renoncer à leur politique de fermeture, n'ont eu de cesse que de se constituer un empire colonial à leurs portes, tant pour se ménager une profondeur stratégique que dans le dessein de mettre les territoires conquis en coupe réglée. Au terme des deux guerres qu'ils ont livrées à dix ans d'intervalle à la Chine puis à la Russie, ils se sont donc emparés avec méthode de la Corée, de Formose, du sud de la grande île de Sakhaline qui jouxte à quelques encablures leurs territoires septentrionaux, et ils ont placé sous leur protectorat une zone d'intérêt économique majeur au sud de la Mandchourie. Ils sont donc désormais à même de se lancer dans la grande

aventure qui finalement les perdra: la conquête de la Chine continentale, entreprise avec détermination dès le début des années trente, et qui, au terme d'une "guerre de quinze ans", les conduira tout droit à Hiroshima.

Pour l'heure, ils s'intéressent à une version germanique de Hong-Kong, le territoire de Kiao-tchéou, soit le port de Tsing-tao et ses environs immédiats, sur la côte méridionale de la péninsule du Shantoung. Les Allemands l'avaient acquis pour 99 ans en 1898, prenant prétexte du meurtre de deux de leurs missionnaires pour y dépêcher trois canonnières, occuper la place, contraindre le gouvernement de Pékin à cet arrangement et prendre ainsi pied sur le territoire chinois. Ils avaient ensuite reconstruit Tsing-tao selon un plan d'urbanisme rationnel et ambitieux, qui y attira les représentations en Asie de plusieurs maisons de commerce allemandes et étrangères, ainsi qu'un afflux de touristes séduits par la beauté des plages, la douceur du climat et les conditions d'hygiène alors uniques en Asie. Ils avaient également consolidé le système de défense que les Chinois avaient laissé derrière eux: l'hypothèse retenue étant celle d'une attaque ennemie par voie de terre, ils avaient établi un système de redoutes à l'endroit où l'étroite péninsule dont Tsing-tao formait la pointe s'ouvrait brusquement sur le continent. Suffisantes sans doute pour contenir, voire par avance décourager l'assaut des modestes forces chinoises, ces défenses étaient en revanche tout-à-fait vulnérables à l'attaque d'une armée plus puissante, surtout au cas où celle-ci s'appuierait sur des forces navales substantielles: Tsing-tao était une place commerciale que rendait encore plus attrayante le terminus d'une voie ferrée qui ouvrait sur la Chine centrale, mais du point de vue militaire c'était un bastion des plus fragiles. Cela ne pouvait qu'aiguiser d'autant la convoitise des Japonais, qui voyaient là l'occasion de rééditer à bon compte l'opération de colonisation de la Mandchourie que leur avait valu, cette fois au prix de pertes humaines effroyables, leur victoire contre les Russes.

Restait à attendre que l'"aide du ciel" se présentât: elle vint avec l'attentat de Sarajevo, et l'engrenage fatal des alliances qui s'ensuivit. L'Allemagne ayant déclaré la guerre à la Russie le 1er Août 1914 et à la France le 3, la Grande-Bretagne entra à son tour en guerre le 4. Or elle a conclu en 1902 (et renouvelé en 1905 et 1911) une alliance défensive avec le Japon, destinée à se prémunir mutuellement contre les visées expansionnistes russes en Chine et en Corée. Selon la version révisée de 1905, l'agression d'un seul adversaire, quel qu'il soit, suffit à mettre en jeu les dispositions du traité (il en fallait précédemment deux), et le Japon n'est donc que trop heureux de répondre favorablement à la demande qui lui est présentée le 7 Août par la Grande-Bretagne de contrôler les agissements navals de l'Allemagne dans le Pacifique. Passant outre aux tergiversations des Anglais, rendus soudain inquiets par l'empressement suspect de leurs partenaires à s'acquitter de leurs obligations, les Japonais adressent le 15 Août un ultimatum à l'Allemagne, lui enjoignant de retirer sous huit jours ses navires des eaux territoriales chinoises et japonaises (ces dernières s'entendant au large des côtes coréennes et mandchouriennes), et de procéder à la reddition de Tsing-tao, sans condition ni compensation d'aucune sorte. Le gouvernement du Kaiser ayant bien entendu ignoré ce message, le Japon, non sans avoir *in extremis* préparé son opinion très germanophile par l'orchestration d'une campagne fielleuse dans les principaux organes de presse, lui déclare

la guerre le 23 Août.

Le gouverneur militaire de Tsing-tao, Alfred Meyer-Waldeck, se sut perdu. Il n'avait d'autre alternative que de livrer bataille, et d'autre perspective que la défaite. Il commandait à une troupe hétéroclite de cinq mille hommes, au sein de laquelle des réservistes sans formation sérieuse ni équipement approprié, mobilisés en hâte sur l'ensemble de l'Extrême-Orient, vinrent s'agréger à un noyau militaire constitué de quelque deux mille officiers et soldats de l'infanterie et de l'artillerie de marine. Cela ne pouvait constituer qu'une proie facile pour les Japonais, qui n'en dépêchèrent pas moins un corps expéditionnaire de près de trente mille combattants: dès le 27 Août, ils occupaient deux îles au large de Tsing-tao, et le 2 Septembre ils prirent pied sur la terre ferme, assez loin vers le nord en dehors de la concession. Les Britanniques, constatant la détermination de leurs alliés, finirent par dépêcher symboliquement quatre bataillons coloniaux qui vinrent, signe des temps, se placer sous l'autorité du Général Kamio, commandant les troupes japonaises. Kamio était un homme prudent et un comptable scrupuleux de la vie de ses hommes, vertu peu répandue dans l'armée impériale. Il avait la maîtrise du temps, et il agit sans précipitation. Il entra en territoire sous administration allemande à la fin septembre, et le 28 il était en vue de l'ultime ligne de fortifications défendant Tsing-tao. Meyer-Waldeck prévoyait un assaut rapide: il n'en fut rien. Kamio se résolut au contraire à une guerre de siège, bloquant la ville par voie de mer et de terre, et attendant que son artillerie lourde fût parfaitement en place pour enlever les dernières redoutes. Ensuite, il put s'offrir la coquetterie de déclencher l'assaut final le jour de l'anniversaire de l'Empereur Taisho (31 Octobre). Submergée par la supériorité numérique et la puissance de feu de l'adversaire, Tsing-tao tomba en une semaine.

Après la signature de l'armistice, Kamio, grand seigneur, reçut Meyer-Waldeck avec les honneurs, lui exprima le chagrin personnel que ce conflit lui avait inspiré, du fait de la dette que les militaires japonais avaient contractée auprès de leurs instructeurs militaires prussiens. Il dit également son espoir que les deux armées, qui avaient collaboré si étroitement dans le passé, fussent à nouveau à même de travailler ensemble. Il n'était hélas que trop bon prophète.

Kamio conclut l'entrevue en évoquant le séjour forcé que, selon les termes de l'armistice, Meyer-Waldeck, désormais prisonnier de guerre, devrait effectuer au Japon comme l'ensemble du personnel militaire allemand, réservistes compris.

Les vainqueurs se retrouvaient en effet avec quelque 4700 prisonniers, qu'ils embarquèrent courant novembre pour le Japon sur de vieux transporteurs de matériaux. Les nouvelles encourageantes du front occidental dans ces premiers mois du conflit pouvaient laisser espérer aux hommes que leur période d'internement serait brève. Peu d'entre eux sans doute s'attendaient à passer dans un camp de prisonniers japonais les cinq prochaines années de leur vie.

\*\*\*\*\*

## LA GRANDE ILLUSION

Pour les petits Français de l'après- (seconde) guerre mondiale, le premier contact avec le Japon passait invariablement par *Le Lotus Bleu*: qui n'a encore présente à l'esprit l'image bouffonne des diplomates nippons à petites lunettes cerclées, le corps cambré dans la redingote trop étroite, claquant la porte de la Société des Nations suite à la condamnation des agissements de leur pays en Mandchourie (1933)? Durant les années trente et bien entendu celles de la guerre, le Japon fut le prototype de l'Etat-voyou, agissant au mépris de toutes les règles internationales et saisissant sans le moindre scrupule toutes les occasions qui lui paraissaient immédiatement profitables. A vrai dire, il en avait fondamentalement toujours été ainsi depuis Meiji, et l'attitude au moment de Tsing-tao est après tout édifiante sur ce point: alors que rien dans les obligations de l'alliance anglaise ne les y obligeait, surtout pas les demandes très limitées de coopération navale que leur avaient faites début août les Britanniques, les Japonais n'hésitent pas à s'attaquer par pur esprit de lucre à celui des pays occidentaux qui leur est affectivement et intellectuellement le plus proche, et à qui ils doivent l'essentiel de leur droit constitutionnel et de leur doctrine militaire. Du moins avaient-ils désespérément (et vainement) cherché, durant le premier demi-siècle de leur modernisation, à obtenir la reconnaissance de la communauté internationale, et s'étaient-ils astreints dans ce dessein à appliquer scrupuleusement les conventions qu'ils avaient dû signer, y compris lorsqu'elles leur paraissaient franchement exotiques: ainsi en allait-il de celles sur le droit et le traitement humanitaire des prisonniers (Bruxelles 1874, la Haye 1899), qui, bien que totalement étrangères à leur tradition militaire, dictèrent leur comportement à la suite des conflits avec la Chine et la Russie. On rapporte même plaisamment à cet égard qu'au terme de la guerre russo-japonaise, où ils avaient fait quelque quatre-vingt mille prisonniers, ils en avaient si bien usé à l'égard de leurs hôtes dans le camp de Matsuyama que, dans les derniers mois du conflit, les Russes faisaient savoir qu'ils se rendaient en hurlant le nom de cette ville du Shikoku!

Dix ans après, et bien que le nombre de prisonniers soit incomparablement inférieur, les Allemands ne semblent pas très satisfaits de leur sort. Ils ont été répartis dans une douzaine d'installations hâtivement aménagées, souvent dans l'enceinte de temples bouddhiques réquisitionnés à cet effet au sein d'une vaste zone qui comprend la moitié sud de l'île principale, Honshu, et les deux îles méridionales de Shikoku et de Kyushu. Une mission d'inspection ayant été effectuée début 1916 à la demande de la Wilhemstrasse par l'Ambassade américaine à Tokyo, les Japonais sont mis en demeure d'améliorer le confort des prisonniers, qui s'entassaient dans des dortoirs à l'hygiène douteuse. Par souci de rationalisation, six unités destinées à regrouper les implantations par contiguïté géographique sont alors aménagées, et les mille prisonniers jusqu'alors détenus dans trois camps de l'île de Shikoku seront transférés en avril 1917 au lieu-dit Bando, à l'extrémité nord-est de l'île. Il s'agit d'une ancienne dépendance de l'armée de terre, qui occupe au pied d'une colline un terrain de cinq hectares dont la partie supérieure est pourvue de deux petits étangs.

Les nouveaux arrivants sont des hommes jeunes, déjà nantis le plus souvent d'une

qualification professionnelle. Ils avaient été envoyés à Tsing-tao pour y construire l'infrastructure d'un territoire colonial, ou pour y fournir les produits et services nécessaires à la vie de ses habitants européens. Rares étaient donc parmi eux les militaires de carrière (ils ne représentent que le dixième des effectifs) et les paysans: c'étaient des techniciens, des ingénieurs, des gens qui dans le civil travaillaient dans l'agro-alimentaire, dans l'habillement, dans la construction. Parmi les réservistes, souvent venus de l'ensemble de la zone Extrême-Orient, nombreux étaient les négociants. Et puis il y avait aussi des travailleurs intellectuels, juristes, enseignants, gens du livre ou de la presse. Pour cette aristocratie du travail, l'oisiveté était impensable, et la direction du camp se préoccupa au moins autant de donner un contenu au séjour de ces hyperactifs que d'améliorer les conditions matérielles de leur internement. Que l'on ne s'y trompe pas cependant, jugeant de ces camps de la Première Guerre Mondiale à la lumière sinistre de ceux qui leur ont succédé au cours d'un siècle qui en fut prodigue: c'est ici le monde de *La Grande Illusion*, pas celui du goulag, les prisonniers ne peuvent en fonction des conventions internationales être astreints à aucun travail obligatoire. Cela n'empêcha pas Bando de tenir de la ruche industrielle: dès l'entrée du camp, une zone baptisée du nom de la principale artère commerçante de Tsing-tao, Tapatau, proposait dans une quarantaine de baraques gérées par les détenus eux-mêmes un éventail invraisemblable de productions et de services: il y avait là (entre autres) bain public, coiffeur, photographe, tailleur, teinturier, électricien, marchand de primeurs, de chaussures, de meubles, et même un réparateur d'instruments de musique qui, on le verra, ne dut pas rester sans pratique!

Levés à six heures, les hommes étaient couchés à vingt-deux heures. Entretemps, ils s'adonnaient aux activités qu'ils avaient librement choisies, bénéficiant de la libéralité d'une administration militaire remarquablement peu tatillonne. Lorsqu'ils se rendaient dans les exploitations agricoles voisines pour aider à la culture ou à l'élevage, ou pour prodiguer leurs conseils aux paysans, ils le faisaient sans escorte. Ceux d'entre eux qui étaient doués d'une compétence technique particulière étaient encouragés par la direction du camp à la diffuser: ils répandirent ainsi dans cette région éloignée des grands centres urbains la connaissance des techniques de panification, de distillation des spiritueux, de salaison de la viande de porc, ils construisirent une étable moderne où ils enseignèrent la fabrication du beurre et du fromage, ils introduisirent la culture de la tomate, de la pomme de terre et du chou. Les architectes construisirent des ponts, la municipalité leur passa commande des bâtiments de sa mairie et de sa gare...

Le camp lui-même était en proie à une activité vibrionnante. Le journal des prisonniers, *Die Baracke*, un hebdomadaire de vingt-quatre pages rédigé et composé sur place et tirant à trois cents exemplaires, tient la chronique d'une vie sportive, intellectuelle et artistique véritablement kaléidoscopique. Les hommes disposaient d'une salle d'éducation physique, et aussi d'un terrain de sports de deux hectares et demi qui avait été aménagé aux abords immédiats du camp, et pouvaient se livrer à toutes les disciplines sportives, football, tennis, gymnastique, boxe. Les bords de la rivière voisine avaient été aménagés pour les nageurs. Au camp, l'un des huit baraquements servant de dortoirs était consacré pour moitié à une salle de réunion pouvant accueillir trois cents personnes, et

programmée de façon quasi quotidienne en conférences, concerts, spectacles de théâtre donnés par les prisonniers. Une scène pour les spectacles d'été avait même été aménagée dans la verdure au-delà de l'un des deux étangs, le public se massant de l'autre côté de la pièce d'eau pour assister à la représentation. La programmation intellectuelle inspire par sa densité et sa tenue un sentiment d'incrédulité: elle fut largement redevable au lieutenant Solger, un docteur de l'université de Leipzig qui, mettant à profit les ressources d'une bibliothèque à usage collectif de cinq mille volumes, prononça lui-même en deux ans et demi pas moins d'une centaine de conférences, et organisa une véritable université permanente. Les officiers pouvaient y tenir leurs subordonnés informés des derniers développements de la situation à l'ouest, et revenir en hommes de l'art sur l'histoire militaire récente, notamment celle qu'avaient vécue leurs auditeurs en Extrême-Orient. Parallèlement, des séries de causeries étaient consacrées aux divers aspects de la civilisation chinoise, dont plusieurs prisonniers, parmi lesquels Solger, étaient évidemment de bons connaisseurs. Le même Solger consacra pas moins de soixante-dix conférences hebdomadaires à des "Etudes sur la patrie" (*Heimatkunde*) qui présentaient un vaste tableau de la géologie, de l'anthropologie, de l'histoire et de la sociologie allemandes. Au début 1918, son collègue Bohner intervient quant à lui sur l'histoire et l'art de l'Allemagne. En prise sur l'actualité culturelle du camp, il consacre à l'occasion des propos introductifs aux soirées musicales ou théâtrales, s'exprimant sur Schiller, Calderon ou Shakespeare avant que telle ou telle troupe de prisonniers ne donne *Le Camp de Wallenstein* (1er Mai), *La vie est un songe* (18 Mai) et *La Mégère apprivoisée* (25 Juin). Le 30 Mai, en prélude à un concert donné par l'un des orchestres et une partie des membres des deux associations chorales que compte le camp, il prononce une longue conférence sur *La Neuvième Symphonie: Schiller, Beethoven et Goethe*. C'est à cette singulière exécution masculine de la *Neuvième* que le camp de Bando doit d'être passé à la postérité.

\*\*\*\*\*

## MUSIQUES

Les prisonniers étaient arrivés à Bando entre le 6 et le 9 avril 1917, en provenance de trois implantations dans l'île de Shikoku: Tokushima, Marugame et Matsuyama. Dès le 17, le "*Tokushimaer Orchester*" donnait son premier concert, et se produisait à nouveau le 22 et le 30. Comme on peut en juger, il s'agit de l'ensemble en provenance du camp de Tokushima, une ville située à quelques kilomètres au sud de Bando où les hommes ont déjà passé plus de deux ans. L'orchestre est placé sous la direction de Hermann Hansen, un maître professionnel de musique militaire, dont on peut donc penser qu'il était venu de Tsing-tao avec tout ou partie de ses musiciens, lesquels avaient apporté avec eux leurs instruments. Il s'agit, dès la période de Tokushima, d'un ensemble symphonique au complet de quarante-cinq musiciens comportant une trentaine de cordes, ainsi que les bois et les cuivres par deux. Le seul instrument manquant pour l'exécution du répertoire classique viennois est le basson, dont la partie sera toujours tenue, y compris lors de la période Bando, par un guide-chant.

Dès le début du mois de mai, Hansen trouve un concurrent en la personne de Paul Engel, un violoniste professionnel qui avait enseigné dans une école de musique à Dresde, et qui avait créé son propre ensemble, une formation symphonique de composition analogue à celle de Hansen, dans le camp de Marugame. Les deux hommes viennent donc d'horizons musicaux très différents: l'un est un militaire de carrière (il a grade de second maître dans l'artillerie de marine), il a de ce fait tendance à privilégier la musique d'harmonie et les pièces brèves et brillantes. L'autre, musicien de formation classique qui voue un véritable culte à Beethoven et se produit aussi volontiers comme chambriste que comme chef, est plus enclin en revanche à jouer le grand répertoire, et ce malgré les conditions spartiates dans lesquelles il doit exercer son art: dès le quatrième concert de son "*Orchester Engel*", le 30 Septembre 1917, il est à même d'inscrire au programme des ouvertures aussi exigeantes pour les instrumentistes que celles d'*Egmont* et du *Freischütz*, voire une pièce de haute virtuosité orchestrale comme celle des *Noces de Figaro*. Pendant presque une année, les deux hommes joueront comme dans des divisions différentes: préoccupé du moral de ses camarades alors que la guerre européenne s'éternise et que son issue est de plus en plus incertaine, Hansen célèbre par un répertoire d'airs patriotiques appropriés les victoires de l'armée allemande (concerts le 27 Août 1917 pour le troisième anniversaire de la victoire de Tannenberg sur les Russes, le 9 Septembre pour applaudir à la chute toute récente de Riga), et prépare un programme de marches militaires pour l'anniversaire du Kaiser (27 Janvier). Pendant ce temps, Engel se partage entre l'orchestre et la musique de chambre, s'attirant notamment les plus vifs éloges du critique de *Die Baracke* pour son interprétation de la *Sonate à Kreutzer*. Les soirées de musique de chambre sont mensuelles, et si les quatuors à cordes de Haydn, Mozart et Beethoven s'y taillent la meilleure part, on y relève aussi des oeuvres aujourd'hui aussi rares que le *Double quatuor en ré mineur pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles* de Spohr.

Le 9 Décembre toutefois, Engel frappe un grand coup en programmant ce qu'il appelle son "premier concert symphonique": entre deux pièces brèves, l'ouverture aujourd'hui bien oubliée du *Roi Manfred* de Reinecke et la toujours célébrissime *Deuxième Rapsodie hongroise* de Liszt, il donne en effet dans leur intégralité les deux mouvements de l'*Inachevée*. Hansen ne sera pas long à relever le gant: après s'être dûment acquitté de ses obligations du mois de janvier (un programme de valses et de polkas viennoises pour commencer l'année musicale et quelques marches militaires bien senties pour célébrer l'anniversaire du Kaiser), il va clairement se placer sur le terrain de l'adversaire en programmant fin février, pour ce qu'il appelle lui aussi son "premier concert symphonique", la *Quatrième* de Beethoven... à laquelle Engel répondra tout aussi péremptoirement par l'exécution de la *Cinquième* (28 Avril).

C'est donc dans ce contexte de joute artistique que, après un silence inhabituel de plus de deux mois (il ne donnera guère entre la fin mars et la fin mai que le *Troisième Brandebourgeois*, à titre d'illustration sonore d'une conférence de Bohner), Hansen va être amené à diriger le 31 Mai 1918 (générale publique) et le 1er Juin cette étrange *Neuvième* d'hommes qui, faute d'information disponible, n'a cessé depuis lors d'intriguer.

Deux mois sans doute en effet n'ont pas été de trop pour effectuer les travaux de

transposition nécessaires, et pour préparer l'orchestre et les quatre-vingt choristes, issus des deux formations vocales que compte le camp. *Die Baracke* est malheureusement demeurée muette sur les conditions d'exécution, ayant consacré l'essentiel de deux de ses livraisons successives à la conférence introductive que donna Bohner. Ainsi, à la question que le lecteur ne manquera pas de se poser (comment faire chanter une telle oeuvre par des solistes et des choristes entièrement masculins?), nous ne pouvons répondre que par des conjectures.

On dispose toutefois d'une précieuse tentative de reconstitution: en 1998, pour le quatre-vingtième anniversaire de ce qui demeure la création au Japon de la *Neuvième*, la ville de Naruto, dont dépend aujourd'hui administrativement le site de Bando, fit appel au chef et orchestrateur Yoshifumi Nakajima, qui dirigea le 1er Juin, dans un arrangement de sa main, une version restituée jusqu'aux vêtements d'époque du concert de 1918. L'approche musicologique de Nakajima est délibérément ambiguë: il transpose en effet les parties chorales, mais laisse celles des solistes telles quelles. Concernant le chœur, il recourt à une solution dont la simplicité emporte certes la conviction: il se borne en effet à abaisser d'une octave les parties des sopranos et des altos, et à les confier à des premiers ténors et à des barytons, les parties des ténors et des basses restant conformes à l'original. Si l'on perd à l'évidence irrémédiablement en richesse de coloris (l'ambitus vocal étant de plus singulièrement réduit par ce traitement), on éprouve à l'écoute de l'enregistrement de ce concert un sentiment de mâle puissance dont Nakajima, lui-même vieux routier de la *Neuvième*, dit qu'il en a été vivement impressionné. En revanche, toujours selon Nakajima, il n'aurait pas été possible de réserver le même traitement aux parties des solistes, d'une ligne musicale beaucoup plus complexe, et qui du fait des croisements incessants qui en auraient résulté (les voix basses prenant alternativement le dessus sur les voix aiguës) en seraient devenues inintelligibles. Son hypothèse est donc que sur un millier de prisonniers il devait bien y en avoir un ou deux qui étaient capables de chanter en voix de fausset les parties de soprano et d'alto, qu'il laisse donc telles quelles. Bien entendu, la vague baroque ayant aujourd'hui depuis longtemps déferlé jusque sur le Japon, il peut argumenter avec d'autant plus d'assurance qu'il a lui-même à sa disposition un contre-ténor éprouvé pour la partie d'alto, et pour celle de soprano un véritable phénomène vocal que Nakajima venait juste de découvrir dans les chœurs (réputés) de l'Université musicale Kunitachi, à Tokyo, où il enseigne. Le jeune Tomotaka Okamoto, âgé alors de vingt-deux ans, est en effet capable de chanter avec puissance dans le registre de soprano sans pour cela recourir à la voix de fausset: le résultat, à l'écoute, n'est certes pas des plus agréables, évoquant fâcheusement le timbre et les problèmes vocaux d'un Moreschi, l'unique castrat dont on possède un enregistrement (1902), mais les notes y sont, à commencer par le *si* aigu qui couronne la partie de soprano lors de l'ultime intervention du quatuor vocal.

Nakajima, que nous avons longuement interrogé, se dit persuadé "à quatre-vingt dix pour cent" qu'il n'y avait pas dans les conditions de 1918 d'autre moyen de procéder que la solution mixte qu'il a adoptée, en abaissant au besoin légèrement le diapason général et en effectuant quelques corrections mineures pour alléger la partie du soprano solo.

Vient l'armistice, à la suite d'une année chaotique où les Allemands ont jeté leur va-

II. Symphonie . Konzert  
des Tokushimaer Orchesters  
unter freundl. Mitwirkung eines  
80. Mann starken Chores.

Dirigent:  
Ober-Hoboisten- Maat Hansen  
Musikleiter der M. A. K.

Solisten:  
Kriegsfrw Wegener  
Sees. d. Ldw. Steppan  
Kriegsfrw. Frisch.  
Uffz. d. Ldw. II. Koch

---

Beethovens Neunte Symphonie

*I. Satz: Allegro, ma non troppo,  
un poco marcato*

*II. Satz: Molto vivace.*

*III. Satz: Adagio molto e cantabile.*

*IV. Satz: Presto. (Mit Chor u. Solisten)*

---

Sonabend, den 1. Juni, (öffentliche  
Hauptprobe Freitag, den 31. Mai, 1918.  
Abends 6<sup>30</sup> Uhr

Bitte nicht rauchen!

tout avant que l'arrivée en masse des Américains ne vienne irrémédiablement modifier l'équilibre des forces en faveur des Alliés. Libérés de tout souci à l'est par la paix de Brest-Litovsk (3 Mars 1918), ils ont redéployé leurs forces sur le front occidental, pilonné Paris dont ils se sont trouvés à portée de Petite puis de Grosse Bertha, et ont été à deux doigts de rafler définitivement la mise en juillet. Mais la contre-attaque de Foch est irrésistible, la supériorité des Alliés en hommes et en matériel désormais irréversible et, sans que la guerre ait jamais atteint leur territoire, les Allemands abandonnent la lutte tel un joueur d'échecs reconnaissant son inéluctable défaite, et signent le 11 Novembre la paix de Rethondes.

A Bando, l'ambiance est sombre, d'autant plus qu'en l'absence d'un traité de paix les hommes ne sont toujours pas libérables. Sans doute par réaction patriotique, l'ensemble de Hansen a pris en octobre la dénomination de *M.A.K. Orchester*, du nom de la division d'artillerie de marine dont il relève (*Matrosen - Artillerie-Abteilung - Kiautschou, Tsingtau*). Symptomatique aussi est l'exécution d'un ambitieux programme d'ouvertures et de préludes de Wagner en avril 1919, qui témoigne tout autant d'un état d'esprit que des progrès qui ont été accomplis par l'orchestre au cours de son séjour à Bando.

La signature du Traité de Versailles, en juin 1919, ouvre enfin la voie à la libération des prisonniers, dont les conditions de détention se sont du reste très largement assouplies depuis l'armistice, et qui devient effective à partir du 25 Décembre. Tous ne rentreront pas pour autant en Allemagne: certains regagneront la Chine, d'autres, tels Bohner, feront souche au Japon, où ils jetteront les fondements de la japonologie allemande.

Après le départ de ses occupants, le camp, dépendance de l'armée de terre, sera parfois utilisé comme lieu d'hébergement au moment des manoeuvres, il servira aussi, dans l'immédiat après-seconde guerre mondiale, de lieu d'accueil temporaire pour les Japonais de retour du continent. Les années se succéderont: en Allemagne, les anciens de Bando ont constitué en 1934 une amicale basée à Francfort, qui, le second conflit mondial passé et l'âge venu, reprend contact au début des années soixante avec les autorités locales japonaises. Un mouvement de sympathie, relayé par les camarades restés au Japon et soutenu par la représentation diplomatique allemande, conduira la ville de Naruto à prendre conscience de ce curieux patrimoine, et à édifier à proximité du site les deux bâtiments successifs (1972 et 1993) d'un centre de documentation sur la vie du camp baptisé "Maison de l'Allemagne" (*Doitsu-kan*). Le site du camp lui-même est aujourd'hui un jardin public, le "Parc du village allemand" (*Doitsu mura kôen*). L'endroit est très beau, d'une nature encore intacte dans sa partie supérieure, et propice à une promenade bucolique au bord des deux étangs, qui se parent à l'automne de couleurs mélancoliques qui durent alimenter la rêverie des prisonniers. Au musée, où l'on est assailli dès l'entrée par les mâles accents de la *Neuvième* de Nakajima qui passe en boucle, l'amitié germano-japonaise est partout proclamée, ainsi que les acquis d'une institution baptisée sans plus de façons "camp-modèle" (*mohan shûyôjo*). La présentation muséographique et les textes d'accompagnement vantent l'humanisme du directeur, un militaire qui aurait été animé à l'égard de ses hôtes de la "compassion du samourai" (*bushi no nasake*), l'ambiance studieuse, laborieuse et conviviale, la fraternisation avec les populations locales, etc. On n'est pas, à la vérité, sans éprouver une certaine gêne à voir ces deux pays, qui se sont

livrés à de telles horreurs sur les populations dont ils s'étaient emparés à dessein pendant la seconde guerre mondiale, célébrer avec tant de candeur cette fraternité parfaitement artificielle entre les gardiens et leurs prisonniers, le paternalisme des uns et la docilité industrielle des autres: y aurait-il donc de "bons" camps d'internement, et les bons aideraient-ils à faire passer les mauvais pour de regrettables accidents de l'Histoire? Le mur du fond du théâtre de verdure, ce sont tout de même des barbelés.

## 日本の第九（その1：男だけの第九）

本論は、日本におけるベートーヴェンの第九交響曲という特殊な現象の歴史と分析を扱った3部作の第1部を成すものである。第1部は、第一次世界大戦中に四国の捕虜収容所でドイツ人の捕虜たちによって行われた第九の日本初演に捧げられている。彼等は日本軍の青島（チンタオ）占領（1914年）にともなって捕虜となった人たちである。大戦当初日本は収容所の設備状態（宿舎、衛生、等）が粗末であると批判されていたこともあって、四国の鳴門近郊の板東に設けられた収容所に1917年から1919年にかけて集められた捕虜たちは驚くほど良い待遇を受け、豊かで洗練された文化活動に専念することができた。複数のオーケストラが芸術性を競い合うような雰囲気の中で本物の音楽生活を維持していた。こうした環境の中で男たちのみによってベートーヴェンの第九が演奏されることになったわけであるが、残念ながらその時の編曲は残っていない。しかし、1998年に指揮者で作曲家でもある中島良文が試みた当時の演奏の再現を通じて、その時の様子を想像することは可能である。板東の収容所跡地には現在「ドイツ館」が建てられ、鳴門市によって運営されている。館内の展示によればこの収容所は「模範収容所」であったと紹介されているが、第二次世界大戦中にドイツと日本が行った行為を考えれば、なんとも皮肉な印象は否めない。